

ACADÉMIE DE NÎMES

RÉCEPTION EN QUALITÉ DE MEMBRE D'HONNEUR

DOMINIQUE BONA
de l'Académie française

SÉANCE DE L'ACADÉMIE DU 9 MAI 2025

DISCOURS DE BIENVENUE
DE MADAME FRANCINE CABANE
Présidente de l'Académie

Madame,

Madame tout court puisque la règle veut qu'on ne dise jamais Madame l'académicienne ou Monsieur l'académicien, parfois Maître. Ce sera donc « Madame », tout simplement, et croyez bien au plaisir immense qui est le mien de vous recevoir aujourd'hui comme membre d'honneur de l'Académie de Nîmes. Répondant à notre sollicitation, vous disiez dans une lettre adressée à notre confrère Daniel-Jean Valade qui est aussi votre ami « Je serai fier de porter les couleurs de la belle Académie ». Nous également, sommes très fiers et très honorés de vous accueillir parmi nos membres. Votre présence ici, après celle de Dany Laferrière en 2018, est l'incarnation vivante et sensible de l'Académie française dans nos murs de la rue Dorée.

Notre hôtel est beau. Il date du XVII^e siècle, appartenait à une famille de notables protestants, les Guiran, anoblie en De Guiran, qui ont donné à la jolie cour intérieure un décor aux accents italiens. Il est propriété de l'Académie de Nîmes depuis 1919 et nous en sommes, il faut bien le dire, assez fiers.

Recevoir une femme dans les milieux académiques n'est pas si courant et j'ai relu, pour ce faire, le discours prononcé lors de la réception de la première femme à entrer à l'Académie française, à savoir Marguerite Yourcenar élue en 1980 et reçue en 1981. C'est Jean d'Ormesson, lui aussi membre d'honneur de notre compagnie, qui l'accueillait par ces mots :

« Madame, C'est une grande joie pour moi de vous souhaiter la bienvenue dans cette vieille et illustre maison où vous êtes, non pas certes le premier venu, mais enfin la première venue, une espèce d'apax du vocabulaire académique, une révolution pacifique et vivante, et où vous constituez peut-être, à vous toute seule, un des événements les plus considérables d'une longue et glorieuse histoire. Je ne vous cacherai pas, Madame, que ce n'est pas parce que vous

êtes une femme que vous êtes ici aujourd'hui : c'est parce que vous êtes un grand écrivain. Être une femme ne suffit toujours pas pour s'asseoir sous la Coupole. Mais être une femme ne suffit plus pour être empêchée de s'y asseoir ».

Vous aussi, Madame, vous êtes « un grand écrivain », comme on dit à l'Académie française qui se refuse à féminiser certains mots et vous avez, pendant de nombreuses années, honoré de votre présidence le Festival de la Biographie de Nîmes, initié et animé avec ardeur et enthousiasme par notre confrère Daniel-Jean Valade.

Avant d'évoquer votre carrière et votre parcours littéraire, permettez-moi quelques mots qui évoquent les femmes de notre compagnie. J'espère que mes confrères n'en prendront pas ombrage.

Née en 1682 sur la volonté de Louis XIV donc 47 ans après l'Académie française, notre compagnie nîmoise n'a pas attendu 1980 comme l'Académie française pour accueillir des femmes puisque dès 1781, la poétesse Henriette Bourdic-Viot qui tenait un salon littéraire à la citadelle de Nîmes commandée par son mari, est invitée aux séances de notre Académie et, quelques années plus tard en 1807, elle est rejointe par une autre poétesse de talent, uzétienne, Suzanne Verdier-Allut dont le portrait veille sur nos séances. En 1957, pour la première fois, la présidence est confiée à une femme férue de littérature, Mademoiselle Lavondès et il faut attendre les années 1980, pour qu'après Christiane Lassalle, conservatrice des musées d'art et d'histoire de la Ville de Nîmes, une dizaine de femmes deviennent présidentes. Certaines sont dans cette salle et je les salue plus particulièrement en votre nom. Sans vouloir faire de féminisme militant, ce qui n'est pas dans mes habitudes, il convient de rappeler, comme vous le faites si souvent vous-même, le sort terrible réservé aux femmes dans les domaines artistiques au XIX^e siècle et une bonne partie du XX^e siècle. Souvent écartées, ignorées, moquées, reléguées dans l'univers des berceaux, on redécouvre aujourd'hui avec enthousiasme ces artistes, peintres, sculptrices,

écrivaines, pleines de talent qui sont restées dans l'ombre. Dans le domaine de la littérature qui est le vôtre, je citerai pour exemple la Nîmoise Elisabeth Barbier, autrice de plusieurs romans comme *Les Gens de Mogador*, immense succès populaire, *Serre Paradis*, *Le jour ni l'heure* ou *Mon père ce Héros*. Elle fut le bras droit, l'égérie et la cheville ouvrière du festival d'Avignon. Tout le monde se souvient de Jean Vilar mais la modeste tombe d'Elisabeth Barbier au cimetière protestant de la route d'Alès à Nîmes est bien peu visitée...

Votre parcours de vie commence non loin d'ici puisque vous êtes née à Perpignan dans la maison de vos grands-parents maternels, avenue de la gare, gare qui, comme chacun sait à Perpignan, est devenue grâce à Salvador Dali, « le centre du monde » ! Vous grandissez à l'ombre du Canigou, montagne sacrée du pays catalan, symbole par sa masse imposante, si belle sous le ciel clair de Méditerranée, de la grandeur de la Catalogne. Les vacances d'été vous ramènent chaque année vers le mas familial dont le « s » siffle dans nos terres du Sud. Dans votre livre intitulé *Mes vies secrètes*, vous racontez joliment :

« Un visiteur parisien venait-il à parler du « mâ », ainsi qu'il est d'usage au nord de la Loire, nous trouvions sa prononciation exotique et même, je l'avoue, ridicule. « Le mâ » nous mettait mal à l'aise. Car « le mas-ss » tant aimé, privé de sa consonne sonore et familière, semblait appauvri. Pire même, par la faute de cette seule lettre manquant à l'oreille, dénaturé. « Le mâ » lui volait son identité solaire, sa part de Méditerranée. Où étaient la terre rouge, la violence de la tramontane, dans ce « mâ » citadin, le parfum des raisins et des figues, la bonne odeur des sarments qui brûlaient l'hiver dans la cheminée de la grande salle, où la vie se déroulait tout entière ? Nous ne le reconnaissons plus. Un « mâ » ne pouvait être pour nous qu'un « mât » de bateau ».

Vous êtes la fille d'Arthur Conte et de Colette Lacassagne.

Arthur Conte est bien connu des Français. Journaliste, écrivain, grand historien et homme politique important de la IV^e et V^e République, il fut maire de Salses de 1947 à 1972, député des Pyrénées-Orientales de 1951 à 1962 et de 1968 à 1973, secrétaire d'État à l'Industrie et au Commerce en 1957 dans le gouvernement Maunoury et président de l'ORTF entre 1972 et 1973. Socialiste, il quitte la SFIO en 1963, se rapproche du mouvement gaulliste et est élu député en 1968 sous l'étiquette UDR (Union des Démocrates pour la République).

Arthur Conte est souvent présenté comme un conteur passionné, capable de captiver ses lecteurs ou auditeurs par son énergie et sa profondeur intellectuelle. Il a écrit des biographies et des ouvrages historiques et soufflé, sans aucun doute, sur votre inspiration et votre carrière même si votre sensibilité de femme apporte une note unique à votre œuvre. Votre père, avant de mourir à Paris le jour de Noël 2013, a eu la joie et la fierté de vous savoir élue à l'Académie Française.

Votre Maman, Colette Lacassagne, intellectuelle de talent, traductrice et adaptatrice d'œuvres de grands auteurs fut une personnalité marquante qui a certainement contribué à colorer votre plume littéraire. Votre enfance perpignanaise et vos jeunes années sont bercées par ce Sud, par cette Méditerranée dont vous gardez la nostalgie à l'instar de Sarah, l'héroïne de votre roman *La ville d'hiver*. Je vous cite :

« Chacun possède un paysage intérieur qui entretient de souples correspondances avec son lieu de naissance. Pour Sarah, c'était le Sud qui l'habitait mais un Sud indéfinissable où les criques de Cadaquès et les longues plages de sable de la Costa Brava se complétaient de palmeraies marocaines, de champs d'oliviers d'Apulie et de visions de déserts d'Afrique. Son Sud était aride et cadennassé, un domaine

qu'elle gardait dans son cœur comme une terre secrète et menacée. C'était sa vraie et grande richesse, ce paysage qui s'était constitué avec les années ; elle s'y réfugiait mentalement par réflexe de défense quand les hivers parisiens l'emprisonnaient. Partout en exil, sauf lorsque l'été lui apportait sa dose vitale de lumière et de chaleur, de sensations brûlantes, elle avait pris l'habitude de recourir à ce monde imaginaire afin de se nourrir en toute saison à son soleil. »

Tôt, vous voilà parisienne, étudiante à la Sorbonne, où après un mémoire de maîtrise sur « Les fées et les sorcières dans la littérature des XII^e et XIII^e siècles », vous êtes reçue à l'agrégation de Lettres modernes en 1975. Vous optez non pour l'enseignement mais pour une carrière de journaliste. Assistante à France Culture et France Inter à la fin des années 1970 puis journaliste et critique littéraire au *Quotidien de Paris* de 1980 à 1985, au *Figaro littéraire*, de 1985 à 2004, à *Version Femina*, depuis 2004, vous baignez donc dans ce milieu des livres, des romans et vous exercez votre œil critique sur ce qui captive le lecteur et fonctionne en littérature. Votre voie (voie et voix) s'affirme peu à peu et vous trouvez votre propre style d'écriture, sensible, nuancé, imagé, plein d'émotions et de rencontres. Dans vos écrits, la place des femmes est centrale et j'y reviendrai.

Votre carrière littéraire est impressionnante par la quantité d'ouvrages que vous nous avez offerts et par la qualité de vos écrits sanctionnée par une multitude de prix.

Votre premier livre est un roman *Les heures volées*, publié en 1981 au Mercure de France. C'est, « bien sûr » dites-vous, une histoire d'amour qui a pour toile de fond la Catalogne de votre enfance, à laquelle vous êtes si attachée. Ce roman sera suivi de 4 autres : *Argentina*, toujours au Mercure de France en 1984, *Malika* en 1992 Prix Interallié, *Le Manuscrit de Port-Ébène* publié chez Grasset en

1998 Prix Renaudot et *La Ville d'hiver* toujours chez Grasset en 2005, auquel il faut ajouter un essai *Colette et les siennes*, paru en 2017 mais qui tient un peu aussi de la biographie.

Assez vite en effet, vous quittez le roman, que vous considérez pourtant comme la voie supérieure de la littérature, celle qui habille de lumière dites-vous, pour vous consacrer avec bonheur aux biographies.

Il faut l'affirmation de François Nourrissier vous disant « *Je le sens bien, vous n'écrirez plus de romans* », pour que vous vous interrogiez sur cette attirance pour les biographies qui a fait de vous au fil du temps LA BIOGRAPHE de l'Académie française. Après réflexion, la certitude vous vient que, roman ou biographie, pour vous c'est pareil, puisque c'est raconter une vie.

« Certaines vies sont même si romanesques qu'elles passent les bornes de la crédibilité et qu'on serait gêné de les faire entrer dans un roman. Beaucoup de vies réelles sont un défi à la vraisemblance. Un exemple ? Le jeune Malraux s'en allant piller le temple de Banteay Srei au Cambodge à dos de mulet après avoir commandé une panoplie d'explorateur et des outils de terrassier à la Samaritaine ! »

Mesurant que nombre de parcours d'hommes et de femmes sont plus riches, plus passionnants, plus tourmentés que celles de bien des héros de romans, vous vous lancez dans l'écriture de la vie de ces personnages, artistes, écrivains, peintres, sculpteurs, connus, moins connus qui ont marqué l'histoire de la littérature, l'histoire des arts ou l'histoire tout court.

« *Une biographie ! Quelle drôle d'idée !* » vous avait lancé un ami de Romain Gary à qui vous étiez en train de confier votre projet d'écrire la vie de cet écrivain que vous appeliez « l'Enchanteur » depuis que vous voliez, sans parvenir à les quitter, dans les pages de son livre *Les Racines du Ciel*. A la question « *Pourquoi s'intéresser à la vie des autres plutôt qu'à la sienne ?* » vous répondez alors ...

« *Ce fut une pulsion incontrôlable, un véritable coup de foudre, une nécessité absolue d'en savoir plus, d'aller vers lui* ». Cette première biographie, sobrement intitulée *Romain Gary*, vous vaudra d'être remarquée et honorée en 1987 par le Prix de l'Académie française.

Deux ans plus tard en 1989, une autre biographie *Les Yeux noirs ou les Vies extraordinaires des sœurs Hérédia*, paru aux éditions Lattès, reçoit une multitude de prix : Grand Prix de la Femme, Prix de l'Enclave des Papes, Prix Lutèce, Prix des Poètes français. Votre voie de biographe s'affirme ; ce fut *Gala, Stefan Zweig l'ami blessé, Il n'y a qu'un amour*, biographie d'André Maurois. Votre rencontre et votre dialogue chuchoté avec *Berthe Morisot, le secret de la femme en noir*, vous ont valu en 2000 la bourse du prix Goncourt et nous promènent dans l'intimité de cette femme, maître des couleurs fraîches et délicates que, pourtant Edouard Manet, son beau-frère et peut-être le grand amour de sa vie, (nous ne le saurons jamais), représenta onze fois toute de noir vêtue sauf dans *Le Balcon* où elle apparaît, rêveuse, habillée de blanc.

Les liens familiaux, surtout entre frère et sœur ou entre sœurs vous fascinent. *Camille et Paul : la passion Claudel* chez Grasset en 2006 nous emmène au cœur de la relation complexe entre ces deux génies. *Clara Malraux* en 2010 creuse le sillon des rapports conjugaux et passionnels, *Deux sœurs : Yvonne et Christine Rouart, muses de l'impressionnisme*, renoue en 2012 avec l'étude des liens de sororité.

Puis viendront *Je suis fou de toi, le grand amour de Paul Valéry, la Divine Jacqueline, comtesse de Ribes*. Plus récemment en 2023, l'ouvrage intitulé *Les Partisans, Kessel et Druon, une histoire de famille* paru chez Gallimard, présente l'oncle et le neveu, si semblables et si différents, liés à tout jamais par le Chant des Partisans écrit à 4 mains.

Toutes ces biographies, j'en ai oublié beaucoup mais on ne peut pas toutes les citer, furent d'immenses succès de librairie et vous ont

apporté la reconnaissance des milieux littéraires. Vous êtes la seule femme à siéger dans le jury du prix Renaudot depuis 1999. Elles vous ont aussi rendue célèbre et à plusieurs reprises, vous avez présidé le Festival de la Biographie de Nîmes. C'est là sans doute que les Nîmois ont appris à vous connaître et à vous aimer lors de ces rendez-vous littéraires privilégiés. Vous avez, avec Daniel-Jean Valade, « une histoire commune » autour du Prix de la biographie du Point que vous présidez et qui est décerné chaque année ici à Nîmes. Vos visites récurrentes dans notre ville vous ont permis d'apprécier la cité des Antonins dont vous dites « qu'elle est la plus romaine des villes françaises ». Tant pis pour Arles et Narbonne mais nous en sommes ravis !

Ces succès tiennent à une plume, que les critiques littéraires qualifient « d'étincelante, sensible, nuancée, non conventionnelle » et à un style qui, dit-on, « renouvelle le genre ». La plume a du rythme, du souffle, une parfaite maîtrise des nuances et des subtilités de la langue. J'en veux pour preuve votre charmant texte sur l'impératif qui montre combien, selon les mots choisis, un ordre, un impératif peut être brutal, cassant, enveloppé, incitatif ou d'une douceur calculée ! Votre sensibilité à la musique des mots est extrême et vous rappelez que ce n'est point avec des idées qu'on fait de la poésie mais avec des mots...

On compare vos récits de vie à des reportages d'envoyée spéciale. Il est vrai que vos biographies sont écrites comme des romans avec un côté haletant, passionné où on se presse de tourner les pages, avides d'en savoir plus. Tout en restant très fidèle aux faits, soucieuse d'étudier toutes les archives, de dépouiller les correspondances, vous nous emmenez parfois dans le monde du rêve, aux limites de la fiction. Votre approche sensible, intimiste, sensuelle, osant se promener sur les « rives sauvages de l'amour », abordant tous les sujets y compris les pratiques sexuelles, les jeux de mots salés, les passions interdites, les émotions les plus secrètes, donne une profondeur psychologique rarement atteinte aux personnalités que

vous accompagnez. Vous avez un besoin impératif d'aller sur les lieux où ont vécu vos personnages. Les lieux parlent, dites-vous, et vous voilà partie, de Salzbourg à Rio Janeiro et Pétrópolis, sur les pas de Stephan Zweig. Vous parcourez les cimetières car le recueillement sur la tombe fait partie de vos pèlerinages nécessaires. Vous vous imprégnez des odeurs, des couleurs qui sont le paysage de vos héros ou héroïnes et découvrez ainsi parfois ce qui devient votre propre histoire comme celle des villas endormies et silencieuses de la *Ville d'hiver* à Arcachon.

On sent très fort les liens que vous construisez avec les sujets choisis. Admiration, fascination, subjectivité apparaissent entre les lignes et vous vous mettez toute entière dans vos livres sans être dupe du piège que cela peut constituer puisque vous reconnaissez que « la ferveur est l'ennemie du biographe ; elle obscurcit le jugement et peut détourner l'auteur du seul but qui importe : comprendre. »

Vous êtes dans la passion, dans l'intuition, dans la générosité de la rencontre. En évoquant Robert Naquet qui vous amènera à écrire la biographie d'André Maurois pour lequel au départ vous n'aviez pas d'attirance particulière, vous dites : « A la minute où je l'ai connu, je lui ai fait confiance sans aucune restriction ».

André Maurois vous conduira vers Maurice Druon, vers d'autres révélations, d'autres rencontres, d'autres biographies. Celles-ci nous ouvrent les portes de personnalités presque toujours liées entre elles sans que vous l'ayez voulu et qui ont fini par se donner la main.

Colette nous mène à Pierre Louys qui nous mène à Paul Valéry qui nous conduit à Jeanne Loviton avec Debussy que vous croisez beaucoup, qui entre et sort de vos livres et ainsi de suite... C'est un chemin bien surprenant, jalonné de vos rencontres intellectuelles ou émotionnelles mais c'est votre chemin de vie. Jean d'Ormesson, toujours lui, disait à Marguerite Yourcenar : « Je ne vous connais pas... et pourtant, je sais tout de vous, puisque je vous ai lue ». Pour

connaître un écrivain, il suffit de lire ses livres et, même si vos écrits ne semblent pas parler de vous, on vous y retrouve entre les lignes à chaque page.

Il y a dans vos biographies une place très particulière pour les femmes. J'ai du mal à trouver les mots pour dire combien votre sororité sourde entre les lignes. Simone Veil dans son discours pour présenter la loi d'IVG devant les députés de l'Assemblée Nationale en 1974 disait « Il suffit d'écouter les femmes ». Vous faites plus que les écouter, vous êtes en communion avec elles. Ces femmes dont vous nous racontez les parcours, écrivent, sculptent, peignent, aiment, souffrent, se déchirent, sont dans l'action, sont dans la vie, totalement belles, vivantes, vibrantes.

Dans une interview à Radio France Internationale le 6 mars 2015, vous déclarez : « Comment une femme peut-elle s'exprimer elle-même alors qu'elle est souvent en butte à des difficultés qui ne sont que de l'ordre féminin, c'est-à-dire organiser sa maison, son foyer, sa famille, construire une vie parallèle à celle qui lui est ordinairement dévolue par la société ? ... J'essaie d'aller vers les héroïnes féminines de mes livres en cherchant au fond une clé du destin féminin ». Vous rendez hommage aux femmes qui vous ont aidé à vivre, qui ont éclairé votre chemin telle Colette, souriante, libre et sauvage, sensuelle « Toute ma peau a une âme » confiait-elle et qui se disait simplement « contente d'être vivante », telle encore Simone Gallimard qui, avec son sonore « Hardi petit ! », renversait les montagnes et ravivait votre courage !

Lorsque votre tout dernier livre *Destins de femmes* paraît en 2024, un critique littéraire dit : « Avec un art savoureux du portrait, Dominique Bona chemine aux côtés de ses héroïnes - toutes des indomptables qui ont défié les mentalités de leur temps. Aux contraintes, aux préjugés, elles ont opposé un talent inné pour la poésie, le rêve, la fantaisie. Elles ont cherché un sens à leur passion, lutté jusqu'à désespérer. Elles ont goûté les joies, enduré les peines, sans perdre

de vue jamais l'étoile qui les guidait l'ambition d'exister, la volonté farouche de signer pleinement et librement leur nom ».

J'en terminerai par l'Académie française. En 2013, voilà douze ans déjà, vous faites acte de candidature à l'Académie française... car contrairement à notre Académie de province où il est recommandé de ne jamais solliciter un fauteuil, à l'Académie française, on pose et on ose sa candidature et vous avez osé ! Vous dites souvent que s'il y a aussi peu de femmes à l'Académie française (6 aujourd'hui je crois sur 35 membres et 5 fauteuils vacants), c'est parce que les femmes n'osent pas proposer leur candidature, par peur, par modestie, par manque d'ambition, en raison sans doute de l'idée, patiemment intégrée pour beaucoup d'entre elles, qu'elles ne sont jamais dignes des honneurs.

Comblée d'honneurs vous-même puisque vous êtes alors déjà membre de la Légion d'Honneur et de l'Ordre National du Mérite, vous voici élue à l'Académie française le 18 avril 2013 et vous y entrez le jeudi 23 octobre 2014 dans le costume d'immortelle qui vous sied à ravir et avec l'épée que vous avez voulue et qui vous ressemble.

Cette épée a été conçue et réalisée pendant un an dans les ateliers « Origine Ateliers », de Stéphanie Porsain et Florent Tremolosa, créateurs-joailliers à Biarritz. Ces derniers, parlant de votre épée, disent : « Elle est à son image, sans effet ostentatoire et féminine ». Le bel objet est long de 80 cm, en forme d'archet de violon avec une poignée en galuchat ou peau de raie, un pommeau serti d'un quartz rose, pierre assez rare avec au centre une étoile à six branches créée par un phénomène de cristallisation et une couleur rosée qui féminise l'épée dont les académiciennes sont dispensées. Les initiales DB de Dominique Bona sont gravées sur la lame et la garde de l'épée a la forme du chiffre 8 parce que, dites-vous, « je suis la 8^{ème} femme élue à l'Académie française et que le 8 est symbole de l'imagination donc du rêve ».

Chaque nouvel académicien se voit attribué un mot du dictionnaire et pour vous, ce fut le mot « âme » dont la richesse sémantique est immense. Il renvoie à la vie intérieure, à la pensée, à la psychologie, aux sentiments, à l'essence même des individus. Il vous va bien car, mieux que personne, vous savez sonder les âmes. Vous parlez peu de la vôtre même dans *Mes vies secrètes*, un livre enfin autobiographique. Le livre commence par « J'étais nue, complètement nue au milieu de gens nus... ». Pourtant votre légendaire élégance, réserve, pudeur, discrétion sont restées intactes dans ce livre. On a juste compris que tous vos personnages étaient un peu vous-même.

Dans votre discours de réception dédié à l'écrivain breton Michel Mohrt, à qui vous succédez sur le fauteuil 33 qui fut au XVIII^e siècle occupé par François-Marie Arouet, autrement dit Voltaire, vous évoquez le fait qu'on ne rentre jamais seul à l'Académie française. On y entre, dites-vous, « *avec les ombres chères de ceux qui ne sont plus. On y entre aussi avec l'admiration que l'on porte à ceux qui y sont – eux-mêmes dépositaires d'une part de l'esprit des grandes figures qui les ont précédés* ». Cette phrase m'a infiniment touchée, moi qui ne rentre jamais dans cette salle sans une pensée pour Jean-François Séguier, François Guizot, Gaston Boissier, Max Raphel, André Chamson, Christian Liger ou Christiane Lassalle et tant d'autres Nîmois envers qui j'ai une infinie reconnaissance, gratitude et admiration. Il y aura aussi désormais, Vous, incluse dans mes pensées, Vous qui êtes désormais membre d'honneur de notre Académie. Merci Madame.

RÉPONSE
DE MADAME DOMINIQUE BONA
de l'Académie française



À l'Académie de Nîmes.

Lorsque mon père parlait anglais, qu'il avait appris sur le tard, on le prenait pour un Brésilien.

Lorsque je parle français, on me prend hélas, presque toujours, pour une Parisienne !

Le soleil a disparu de ma voix.

La petite fille que j'ai été l'a volontairement effacé, le jour où, entrée en douzième - l'équivalent du CP - à l'école de l'avenue de Suffren, quand mes parents sont venus vivre dans la capitale, j'ai dû lire un texte à haute voix. Je savais très bien lire et j'y ai mis la musique. A ma grande surprise, à mon humiliation, loin d'être complimentée, ce fut un éclat de rire général. La maîtresse riait, les autres petites filles riaient. Je l'ai compris sans qu'on me l'explique : ma façon de parler me démarquait et me rendait ridicule, à Paris il fallait parler comme tout le monde. J'ai non seulement aussitôt corrigé mon intonation, mais je ne l'ai plus jamais retrouvée. Ce que je ne cesse de me reprocher.

« L'accent, c'est la fidélité », disait mon père.

Je n'ai qu'un message à délivrer aujourd'hui à chacun d'entre vous : sachez-le, l'accent du Sud - loin de s'être perdu - reste gravé dans mon cœur.

C'est pourquoi je suis si fière et heureuse que vous m'accueilliez parmi vous, dans cette belle et ancienne Académie. Par son histoire, par sa culture, la plus proche des origines romaines, Nîmes est le cœur battant de l'Occitanie. Et votre Académie en maintient la flamme. De siècle en siècle, comme les champions olympiques qui se passent le relai, vous assurez sa vigueur, vous transmettez le flambeau.

C'est le plein sens du rôle des académies. Faire en sorte que la culture ne s'éteigne pas, ni ne s'affadisse. Qu'elle conserve son identité, son allégresse, et demeure vivante.

L'Académie française veille depuis 1635 sur la langue française. Elle enregistre et en accepte les mouvements, les évolutions, les innovations. Rien de plus triste qu'une langue de musée : figée, momifiée, mise en boîte. La langue française est constituée de strates extraordinairement diverses qui, sur le socle solide du latin, se mêlent et se confondent. Elle s'enrichit encore chaque jour d'apports nouveaux, venus d'horizons proches ou lointains, qui contribuent à son incessant devenir. Et c'est une chance de la regarder bouger, changer, se modeler sous nos yeux, tout en restant la même : cette magnifique langue française qui est notre commun patrimoine. Aussi précieuse qu'une cathédrale, aussi attachante et émouvante qu'un vieux village de ce vieux pays, elle n'est pas seulement un trésor national, elle dépasse largement les frontières d'un territoire, puisque nous l'avons en partage avec trois cent millions de locuteurs dans le monde : la francophonie lui offre un formidable essor, presque une nouvelle vie. La langue est un ciment entre tous ceux qui la parlent, elle est un gage d'unité, une main tendue, une promesse.

Il arrive qu'à l'Académie, je veux dire quai de Conti, un certain jacobinisme depuis 1789 veuille la rendre uniforme et lisse, en fasse disparaître par une volonté centralisatrice les aspérités, les fantaisies, les pas de côté, et en tout premier lieu les accents.

Nous sommes un petit nombre à les défendre - un petit nombre de combattants prêts à mettre la main à l'épée - quelques Bretons, quelques Corses, quelques Normands même qui se souviennent d'un passé épique - pour maintenir la richesse de ses sources, la variété de ses expressions qui puisent au plus profond de ses terroirs, la variété enfin de ses prononciations.

La Catalogne est faiblement représentée. Après le maréchal Joffre, je suis le deuxième académicien catalan, et la première académi-

cienne catalane. La récente élection de Christian Jambet, éminent islamologue, m'a apporté un renfort inattendu : en écoutant son discours de réception j'ai eu la surprise d'apprendre que son père était natif des Pyrénées-Orientales, roulait les R comme le mien, et qu'il avait eu comme moi l'esprit et le cœur marqués par ce pays de vignes et de tramontanes, où il nous semble à tous les deux que l'air est incomparable, sous l'égide du mont Canigou.

Mon prédécesseur au 33^{ème} fauteuil fut un Breton, et même un Breton bretonnant : Michel Mohrt, l'auteur notamment de la Prison maritime et d'un essai sur la littérature américaine qui porte ce magnifique titre - L'Air du large. Je l'ai bien connu, avant de lui succéder. Nous partagions la même admiration pour Berthe Morisot dont une reproduction du Portrait au bouquet de violettes par Manet ornait son bureau de la rue du Cherche-Midi. Il écrivait sous le regard de la peintre, l'un des phares de l'Impressionnisme. En buvant son whisky, toujours écossais, il me racontait ses années de jeune avocat à Marseille, puis ses années américaines. J'aimais surtout l'entendre parler de sa chère Bretagne, plus particulièrement du Finistère - là où finit la Terre. Il y avait vu le jour et y conservait une maison à Locquirec, face à l'océan, face au large. Mais son visage s'empourprait, il ressemblait alors plus que jamais avec ses longues moustaches à un major de l'armée des Indes, un major en colère, lorsque nous abordions le sujet de l'Académie. Non seulement il détestait le Dictionnaire, comme d'ailleurs tous les dictionnaires, qui lui donnaient paraît-il de l'eczéma, mais il était resté furieux du jour où, une réflexion de Jean Dutourd sur les langues « régionales » que le romancier de *Au Bon Beurre* et des *Horreurs de l'amour* assimilait à des dialectes et même à des patois ! l'avait blessé. Il s'était levé pour lui répondre, en breton bien sûr, dans un long discours improvisé qui restera dans les annales comme un acte d'insoumission - un modèle de résistance.

Je me suis fait un devoir, quai de Conti, d'assurer dignement sa succession et de défendre avec la même énergie, la même flamme nos langues natales.

Hélène Carrère d'Encausse, qui était née en Russie et qui, pour devenir française, avait dû apprendre la Constitution et chanter la Marseillaise, gardait des accents de Géorgie et aimait parler russe avec Henri Troyat, avec Andreï Makine.

Je voudrais associer son souvenir, sa lumineuse présence, à cette cérémonie. Membre d'honneur de votre académie, elle m'aurait encouragée, je n'en doute pas, à assurer le passage, à prendre à mon tour le relai.

Nos rapports n'ont pas toujours été simples, surtout au moment de la querelle de la féminisation - des noms de métiers, titres et fonctions pour les femmes. Je soutenais ardemment la cause, vis-à-vis de laquelle elle se montrait plus que réservée. Hélène est morte académicien, historien, et perpétuel au masculin. Elle a pourtant permis que se constitue la commission où j'ai évidemment tenu un rôle actif, qui après des semaines de réflexions et de débats a fini par conclure, dans le style mesuré propre à l'académie : « il n'y a pas de raison de s'opposer à la féminisation ».

Elle a bien voulu malgré ses réticences en accepter le verdict, et a parfaitement accepté le changement, l'inévitable évolution des mentalités comme du vocabulaire. Sans elle, rien n'aurait pu se faire.

Un autre combat, non moins essentiel, nous attend tous du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, qui consiste à rappeler aux Français et aux Françaises l'importance d'une langue, son rôle fédérateur et qu'elle demeure l'indispensable outil de l'égalité républicaine.

Al'heure où les mots anglais et américains, souvent dénaturés, refondus en un incompréhensible globish, prolifèrent dans nos bouches et dans nos écrits, à la manière bien moins jolie des Posidonies, ces herbes marines, dans la Méditerranée, et se mettent à remplacer les mots français à une vitesse jamais vue jusque-là, au point qu'on aurait besoin d'un lexique ou d'une traduction simultanée pour s'y

reconnaître, il est bon de souligner notre amour et notre fidélité. Sans aucun chauvinisme, sans aucune intention de freiner le progrès ou de contrer l'avenir, bien au contraire, armée d'humour et de ténacité, l'Académie française a publié à l'automne dernier un petit livre rouge, fruit de plusieurs mois de réflexions et de labeur. Il se trouve qu'on m'en a confié l'édition et la préface. Le titre résume à lui seul son intention : « N'ayons pas peur de parler français ! »

Il ne contient aucune glose, aucun précepte, ni surtout aucune leçon de morale. C'est un relevé d'exemples mais ils sont éloquentes : des pays de la Loire qui s'intitulent désormais la Loire Valley à l'aéroport de Metz qui veut se faire appeler Lorraine Airport, en passant par le We Go (OUIGO) de la SNCF, il n'y manque que les dernières trouvailles, surgies par centaines hélas depuis la publication du rapport, comme celle d'un ministre qui trouve que les rues des villes ne sont pas assez « safe ».

C'est la mission des académies de travailler ensemble main dans la main.

« N'ayons pas peur de parler français » : ce petit livre porte nos espérances. Il est aussi comme tous les livres une bouteille à la mer : voyez-y de ma part un gage et un symbole d'amitié.

J'ai l'honneur, monsieur le Secrétaire perpétuel, de vous le remettre en ce jour solennel.

DOMINIQUE BONA,
de l'Académie française







Achevé d'imprimer
sur les presses
de l'imprimerie

MONDIAL *Livre*

www.mondial-livre.com

04 66 29 70 86



Fabriqué en France

Dépôt légal mai 2025